

Sa femme le flattait. Son élégance, souvent étrange, ne lui déplaisait point ; il trouvait naturel et juste que Mme Givreuse-Parelles se passât la fantaisie de différer des autres femmes. Les artistes qu'elle attirait chez elle, à leur manière flattaient aussi le banquier ; leur présence à sa table lui donnait l'illusion d'être un moderne Mécène et, grâce à sa vanité qui le poussait à soutenir ce rôle, quelques besogneux s'étaient fait aider par lui sans trop de peine. En ce cas il ne prêtait point, il donnait, et sa charité ne se montrait jamais discrète. Il fallait donc, si l'on voulait recourir à lui, accepter avec humilité sa bienfaisance.

Peut-être ce gros homme habile avait-il découvert cette façon—qu'on eût eu mauvaise grâce à lui trop reprocher—d'éloigner les demandeurs ; il se gardait ainsi de tous ceux que retenait leur fierté, ou simplement leur dignité.

Georges Nessyer qui, depuis longtemps fréquentait chez lui, n'avait jamais, connaissant sa façon d'agir, eu recours à l'obligeance du financier. Il bénissait aujourd'hui sa prudence : cela lui permettait, maintenant qu'il était devenu le gendre de la comtesse de Givore, de traiter sans façons l'omnipotence de M. Givreuse-Parelles.

On attendait encore ce soir-là la baronne d'Arches, vieille dame aimable et douce, sans beaucoup de fortune et résignée à vivre de moins encore, pourvu que son fils Gaëtan fit un mariage avantageux.

Ils arrivèrent tous deux quelques minutes après les Nessyer. Tout de suite Gaëtan chercha des yeux la "demoiselle riche" qu'il savait devoir rencontrer. Il était petit, maigre, assez laid et fort timide. Simone le rassura. Mme et Mlle Brande viendraient un peu tard, ayant dîné en ville.

Tandis que M. Givreuse-Parelles s'esquivait au foyer de la danse, Simone entraîna Mme d'Arches sur le devant de la loge, afin de lui parler encore de Cécile Brande. Il faudrait faire quelques concessions du côté de la famille ; la fortune très solide,

honorablement gagnée, serait une compensation... La jeune fille... pas très jolie, mais charmante — éducation parfaite, sentiments délicats... La baronne hochait la tête, ap-

prouvant. Gaëtan allait avoir trente-cinq ans et sa fâcheuse sauvagerie, jointe au manque d'argent, ne l'aidait pas à s'établir. Cette fois le siège étant fait d'avance, la jeune fille décidée à accepter, on pouvait espérer aboutir.

Assise sur le divan du salon près de Marcelle, Jeanne de Marignan attaqua le romancier qui, très nonchalamment, ripostait.

—Je persiste à dire, M. Nessyer, que vous paraissiez trop heureux. Un bonheur que vous ne méritez pas...

—Je vous remercie.

—Mais non, vous ne devriez pas être heureux ! Un monsieur qui ne perd aucune occasion de médire de la vie, de nier... Ah ! grands dieux, que ne niez-vous pas !

—J'avais mes raisons pour être plutôt pessimiste.

—Vous ne les avez plus...

—Si je ne les retrouve plus en moi, je les retrouve chez les autres. Je regarde autour de moi. Parce que la vie m'est enfin clémente, il ne s'en suit pas qu'elle le soit pour tous.

—La vie est ce qu'on la fait, dit Marcelle, qui se souvenait combien elle avait dû lutter pour obtenir son bonheur.

Le baron d'Arches se mêla doucement aux débats. Il jugeait bien difficile de changer par sa volonté quelque chose à sa destinée.

Jeanne de Marignan approuvait son amie. Oui, la vie est ce qu'on la fait ! Metternich a raison d'affirmer que le sage commande au destin. Mais beaucoup se croient sages qui sont fous et le Destin se joue de leur présomption en leur obéissant trop bien.

—La sagesse est difficile, dit Gaëtan.

Puis il se tut brusquement et devint très rouge. Il pensait que sa phrase pouvait être mal interprétée et le faire mal juger. Heureusement, Mlle Brande n'était pas là !

—On n'est jamais tout à fait sage qu'après coup, appuya Georges, alors qu'on peut juger des conséquences de l'acte accompli, c'est-à-dire trop tard.

—Il me semble, dit Marcelle, qu'en faisant toujours son devoir on est sûr d'être sage.

Mais cela n'éclairait rien : pour connaître son devoir il faut déjà posséder la sagesse.

—Tout dépend du point de vue où l'on se place, reprit Nessyer ; il n'y a pas de devoir absolu. Nous en avons envers les autres — et aussi envers nous-mêmes et souvent ceux-ci contredisent ceux-là.

—Non, dit Jeanne, non ! si l'on agit simplement et sans égoïsme, tout s'accorde harmonieusement en nous et autour de nous.

—Voici Mme de Marignan de nouveau acharnée contre l'égoïsme... C'est à moi que vous pensez, n'est-ce pas ? Je n'ai point oublié que certain jour où j'eus le plaisir de vous rencontrer chez Mme de Givore, vous m'avez accusé d'être possédé au suprême degré par ce monstrueux égoïsme, objet de vos foudres.

—J'aime à croire que Marcelle vous en guérira ; ou, du moins, vous le pratiquerez à deux, ce qui l'atténue...

—Ou l'aggrave.

—Je crois, dit Marcelle, être la plus égoïste des deux. Ainsi, j'ai peine à m'effacer devant mon rival, le travail de Georges.

—Travaillez-vous beaucoup ? demanda Mme de Marignan ; je ne pensais pas que vous auriez si vite repris l'outil.

—Je ne l'ai jamais quitté. Durant notre voyage, j'ai recueilli des notes. Je n'étais allé jusqu'ici en Ecosse que pour de brèves excursions ; cette fois, nous y sommes restés assez longtemps pour profiter de notre séjour. A Fontainebleau, dans le paisible ermitage où ma belle-mère a bien voulu nous recevoir, j'ai mis mes notes à jour. Mais je ne puis m'en servir, quoique mon éditeur, auquel j'ai eu l'imprudence d'en parler, me tourmente déjà pour les avoir. J'ai surtout travaillé pour moi en les prenant : je peux bien, une